

L'Enfant de Sable

« Tout est simple à condition de ne pas détourner le cours du fleuve. »

*adaptation théâtrale d'après deux romans de Tahar Ben Jelloun : L'Enfant de sable et
La nuit sacrée*

par Isabelle Censier

L'entrée et l'arrivée

Le conteur : L'horizon
est un mur de granit
un miroir usé
le jour
une ombre nue
la pensée
un rideau froissé.
La rivière
n'est qu'un souvenir
et les mots
une poignée de clous rouillés
serrés
dans une main qui saigne.

Nous sommes réunis par le secret du verbe dans une rue circulaire, peut-être sur un navire et pour une traversée dont je ne connais pas l'itinéraire.

Amis, cette histoire a quelque chose de la nuit ; lorsque nous arriverons à l'aube, nous serons délivrés, nous aurons vieilli d'une nuit, longue et pesante, un demi-siècle et quelques feuilles blanches éparpillées dans la cour en marbre blanc de notre maison à souvenirs.

Je sais, la tentation sera grande pour l'oubli : il est une fontaine d'eau pure qu'il ne faut approcher sous aucun prétexte, malgré la soif. Car cette histoire est aussi un désert.

Il va falloir marcher pieds nus sur le sable brûlant, marcher et se taire.

Nos pas inventent le chemin au fur et à mesure que nous avançons ; derrière, ils ne laissent pas de trace, mais le vide, le précipice, le néant. Alors, nous regarderons toujours en avant et nous ferons confiance à nos pieds. Ils nous mèneront aussi loin que nos esprits croiront à cette histoire.

Vous savez à présent que ni le doute ni l'ironie ne seront du voyage.

Est-ce une aventure ou une épreuve ? Je dirais l'une et l'autre.

Moi, je ne conte pas des histoires uniquement pour passer le temps. Ce sont les histoires qui viennent à moi, m'habitent et me transforment.

J'ai besoin de vous et je vous associe à mon entreprise. Je vous embarque sur le dos et le navire.

Pas de prières, mais une foi immense.

Nous prenons le chemin de la Première porte. L'entrée et l'arrivée.

Appelons-le Ahmed, qu'importe le nom.

Son père prétend que le ciel était couvert ce matin-là, et que ce fut Ahmed qui apporta la lumière dans le ciel. Admettons ! Il est arrivé après une longue attente.

Le Père : (*offt*) " Ô ma fille, j'ai honte de ce que je te dis. Et tu dois écouter même si cela te fait mal. Une sorte de malédiction s'était installée dans la famille. Mes frères intriguaient autant qu'ils pouvaient. Je décidai de réagir. Seule l'arrivée d'un fils pouvait me donner de la joie. "

Le conteur : Sur sept naissances, il eut sept filles. Une aurait pu suffire. Sept, c'était trop, c'était même tragique. Il faisait tout pour les oublier, les chasser de sa vue. Entre lui et elles, il avait élevé une muraille épaisse. Il était sans recours et sans joie et ne supportait plus les railleries de ses deux frères qui jubilaient et faisaient des spéculations à propos de l'héritage. Vous n'êtes pas sans savoir, ô mes amis et complices que la religion musulmane est impitoyable pour l'homme sans héritier ; elle le dépouille ou presque en faveur de ses frères. Quant aux filles, elles reçoivent seulement le tiers de l'héritage. Donc les frères attendaient la mort de l'aîné pour se partager une grande partie de sa fortune. Une haine sourde les séparait. Lui, il avait tout essayé pour tourner la loi du destin. Médecins, fqih, charlatans, guérisseurs : cela ne servait à rien.

Fille sur fille jusqu'à la haine du corps, jusqu'aux ténèbres de la vie.

Ce fut à ce moment-là qu'il fit un rêve : tout était à sa place dans la maison. Il était couché et la mort lui rendit visite.

Elle avait le visage gracieux d'un adolescent. Elle se pencha sur lui et lui donna un baiser sur le front. L'adolescent était d'une beauté troublante. Son visage changeait, il était tantôt celui de ce jeune homme qui venait d'apparaître, tantôt celui d'une jeune femme légère et évanescence. Il ne savait plus

qui l'embrassait, mais avait pour seule certitude que la mort se penchait sur lui malgré le déguisement de la jeunesse et de la vie qu'elle affichait.

Au matin, il oublia l'idée de la mort et ne retint que l'image de l'adolescent. Il n'en parla à personne et laissa mûrir en lui cette idée. L'idée de concevoir cet enfant, même en allant à l'encontre de la volonté divine, changeait sa vie.

Première porte

Le conteur : A l'égard de sa femme et de ses filles, il était toujours le même. Indifférent et sans grande indulgence. Mais il était mieux avec lui-même : l'enfant à naître serait mâle quoiqu'il arrive, même si c'était une fille !

Le père : J'ai tout arrangé, j'ai tout prévu. On fera venir Lalla Radhia, la vieille sage-femme ; elle en a pour un an ou deux, et puis je lui donnerai l'argent qu'il faut pour qu'elle garde le secret. Cet enfant sera accueilli en homme qui va illuminer de sa présence cette maison terne, il gouvernera et vous protégera après ma mort.

Le conteur : Ainsi le pacte fut scellé ! La femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude.

Elle :

La main
trace du soleil
arrête le mur qui avance
grande comme le rêve
tendre comme la forêt
elle a fait
du pain qui a le goût de la terre
et le sel du ciel.

Le conteur : A présent, le temps va aller très vite et nous déposséder. Nous ne sommes plus des spectateurs ; nous sommes embarqués dans cette histoire au risque de nous enterrer tous dans le même cimetière.

Car la volonté du ciel, la volonté de Dieu, vont être embrasées par le mensonge. Un ruisseau sera détourné, il grossira et deviendra un fleuve.

Le père : Vers dix heures du matin, le jour de ce fameux jeudi... Quelle joie, quel bonheur. Quand la sage-femme m'appela, j'ai vu, je n'ai pas imaginé ou pensé, j'ai vu entre ses bras un garçon et pas une fille. J'étais déjà possédé par la folie. Je n'ai pas vu en toi, sur ton corps, les attributs féminins. L'aveuglement devait être total.

Le conteur : Peut-être avait-il oublié qu'il avait tout arrangé, peut-être faisait-il semblant. Compagnons, notre histoire n'est qu'à son début, et déjà le vertige des mots me racle la peau et assèche ma langue. Je n'ai plus de salive et mes os sont fatigués.

Elle : Méfions-nous de convoquer les ombres confuses de l'ange, celui qui porte deux visages et qui habite nos fantaisies...

Le père : Le sentiment du péché, puis la faute, puis la peur. Je portais tout cela en moi. Une charge trop lourde. Je me suis détourné de la prière. Et toi tu grandissais, dans ton habit de lumière, un petit prince.

Et je pensais à l'épreuve de la circoncision. Comment procéder ? Comment couper un prépuce imaginaire ?

Le conteur : Figurez-vous qu'il a présenté au coiffeur-circonciseur son fils, les jambes écartées, et

que quelque chose a été effectivement coupé, que le sang a coulé, éclaboussant les cuisses de l'enfant et le visage du coiffeur. L'enfant a même pleuré et il fut comblé de cadeaux.

Le père : Il est des folies que même le diable ignore. Rares furent ceux qui remarquèrent un pansement autour de l'index de ma main droite.

Toi, je t'ai aimée autant que j'aie haï les autres. Mais cet amour était lourd, impossible. Toi, je t'ai conçue dans la lumière, dans une joie intérieure. Pour une nuit le corps de ta mère n'était plus une tombe. Sous la chaleur de mes mains, il fut ranimé, il devint un jardin parfumé ; pour la première fois un cri de plaisir lui échappa.

Le conteur : Dans mon pays
l'homme aime la femme sans tendresse
la femme s'emplit la bouche d'argile
et fait des enfants
chaque enfant est une parole
prise à la nuit
une caresse du temps...

La mère d'Ahmed était enfin dans une complicité avec son époux. Elle était embarquée dans le navire de l'énigme qui allait voguer sur des mers lointaines et insoupçonnées. La maison connue, durant toute l'année, la joie, le rire et la fête.

Le père : J'appris à m'occuper d'un enfant. Cela ne se fait pas chez nous.

Enfant gai et insouciant, tu allais de chambre en chambre. Tu inventais des jeux ; toujours solitaire. Tu te déguisais en fille ; tu aimais les déguisements.

Que de fois je dus te rappeler que tu étais un petit homme ! Tu me riais au nez. Tu te moquais de moi. Pour échapper à la vue de Dieu, tu te cachais dans le coffre de bois peint. Depuis qu'on t'avait dit que Dieu était partout, qu'il savait tout et voyait tout, tu faisais n'importe quoi pour te soustraire à sa présence.

Tu en avais peur ou tu faisais semblant ? Je ne sais plus...

Elle : Je ne disais rien, je laissais faire. Ce destin là avait l'avantage d'être original et plein de risques. Je l'aimais bien. Pour toutes les femmes, la vie était plutôt réduite. C'était peu de chose : la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. J'étais secrètement content de ne pas faire partie de cet univers si limité.

Je me cachais le soir pour regarder dans un petit miroir mon bas-ventre : il n'avait rien de décadent ; une peau blanche et limpide, douce au toucher, sans plis, sans rides. A l'époque ma mère m'examinait souvent aussi. Elle non plus n'y trouvait rien ! En revanche, elle s'inquiétait pour ma poitrine qu'elle pansait avec un linge blanc.

J'accompagnai mon père à son atelier. Il disait que j'étais l'avenir. Je parlais peu. La bande de tissu autour de la poitrine me serrait toujours.

J'allais à la mosquée. J'aimais bien me retrouver dans cette maison où seuls les hommes étaient admis.

Le père : Il est une vérité qui ne peut être dite, pas même suggérée, mais vécue dans la solitude absolue. Seul parfois, l'oubli total me permettait de supporter le reste.

Elle : Il est une vérité qui ne peut être dite, pas même suggérée, mais vécue dans la solitude absolue, entourée d'un secret naturel.

Cette vérité, banale, somme toute, défait le temps et le visage, me tend un miroir où je ne peux me regarder sans être troublée par une profonde tristesse qui désarticule l'être, le détache du sol et le jette comme élément négligeable dans un monticule d'immondices.

Alors j'évite les miroirs...

Je suis moi-même l'ombre et la lumière qui la fait naître, le maître de maison et l'invitée.

Je suis l'architecte et la demeure ; l'arbre et la sève ; moi et un autre ; moi et une autre.

Je suis le dernier à avoir droit au doute. Non, cela ne m'est pas permis.

Aucun détail ne devait venir, ni de l'extérieur ni du fond de la fosse, perturber cette rigueur. Pas même le sang. Et le sang un matin tache mes draps. Ma main essaie d'arrêter l'écoulement. Ce mince filet ne pouvait être qu'une blessure. Une trahison de l'ordre.

Seconde porte

Le conteur : Ahmed comprit que sa vie tenait maintenant au maintien de l'apparence. Il n'est plus une volonté du père, il va devenir sa propre volonté.

Elle : Toi que je dépose sur la vague
épurée l'écume de l'oubli
Toi que j'opère dans la fosse et le soupçon
je te vends à l'océan migrateur
pour les jours morts à tes pieds
pour le ciel et la pierre cancéreuse
pour un pays ficelé de tes rêves
pour la ville à l'aurore meurtrie
je te donne au tourbillon des animaux célestes
dans la nuit indigente de ton zoo
je te fais dans le spasme de la mémoire
sur la suite au piano de ton calvaire
je perce tes chevilles

j'écourte le temps de tes orgasmes à la cassure imitée
comme le feu étouffe la morsure de la nuit
j'habille tes projets d'une coulée douce
à la tombée de tous les crépuscules
pendant que les souks regorgent de membres pour infirmes
pendant que le sang se coagule et nous intente un procès...
Je reprends les lignes de la main telles que le destin les a dessinées.

Le conteur : Ô mes compagnons ! Notre personnage nous échappe. Moi, j'ai l'impression qu'il est en train de nous fausser compagnie. Ahmed est devenu autoritaire. A la maison il se fait servir par ses sœurs ses déjeuners et ses dîners. Il se cloître dans la chambre du haut. Il s'interdit toute tendresse avec sa mère qui le voit rarement. A l'atelier, il a commencé à prendre les choses en main. Efficace, moderne, cynique, il est un excellent négociateur. Son père est dépassé. Il laisse faire. Secret et redoutable, il est craint.

Les choses se sont passées de la manière suivante : il alla trouver son père.

Elle : Père, comment trouves-tu ma voix ?

Le père : Elle est bien, ni trop grave, ni trop aiguë.

Elle : Bien, et ma peau comment tu la trouves ?

Le père : Ta peau ? Rien de spécial.

Elle : As-tu remarqué que je ne me rase pas tous les jours ?

Le père : Oui, pourquoi ?

Elle : Que penses-tu de mes muscles ?

Le père : Quels muscles ?

Elle : Ceux par exemple de la poitrine...

Le père : Mais je ne sais pas.

Elle : As-tu remarqué que c'est dur ici, au niveau des seins ? ... Père, je vais me laisser pousser la moustache.

Le père : Si cela te fait plaisir !

Elle : Père ! Je voudrais me marier...

Le père : Quoi ? Tu es trop jeune encore...

Elle : Ne t'es-tu pas marié jeune ?

Le père : Oui, c'était un autre temps...

Elle : Et mon temps, c'est quoi ?

Le père : Je ne sais pas. Tu m'embarrasses.

Elle : N'est-ce pas le temps du mensonge, de la mystification ?
Dis-moi, qui suis-je ?

Le père : Mais pourquoi toutes ces questions ?

Elle : Je te les pose pour que toi et moi nous regardions les choses en face. Ni toi ni moi ne sommes dupes. Ma condition, non seulement je l'accepte et je la vis, mais je l'aime. Elle m'intéresse. Elle m'ouvre des portes et j'aime cela, même si elle m'enferme ensuite dans une cage de verre. Il m'arrive d'étouffer dans mon sommeil. Je me noie dans ma propre salive. Je me cramponne à la terre mobile. J'approche ainsi du néant. Mais, quand je me réveille, je suis malgré tout heureux d'être ce que je suis.
J'ai lu tous les livres d'anatomie, de biologie, de psychologie et même d'astrologie. J'ai beaucoup lu et j'ai opté pour le bonheur. Je voudrais aller au bout de cette aventure. Tu m'as fait homme, je dois le rester.

Le conteur : Ce revirement brutal, cette violence soudaine m'inquiètent et je ne sais où cela va nous mener.

Elle : Mère, je suis un homme. Je m'appelle Ahmed selon la tradition du Prophète. Je demande une épouse et j'ai choisi celle qui sera ma femme.

La mère : C'est qui ?

Elle : Fatima.

La mère : Fatima qui ? ...

Elle : Fatima, ma cousine, la fille de mon oncle, le frère cadet de mon père, celui qui se réjouissait à la naissance de chacune de tes filles...

La mère : Mais tu ne peux pas. Fatima est malade... Elle est épileptique, puis elle boite...

Elle : Justement !

La mère : Tu es un monstre.

Elle : Je suis ton fils, ni plus ni moins...

La mère : Mais tu vas faire le malheur !

Elle : Je ne fais que vous obéir ; toi et père, vous m'avez tracé un chemin ; je l'ai pris, je l'ai suivi et, par curiosité, je suis allé un peu plus loin... et tu sais ce que j'ai découvert ?
Un précipice. La route s'arrête net en haut d'un grand rocher qui surplombe un immense terrain où on jette les immondices et cela donne, non pas la nausée mais l'ivresse du Mal.

Oh ! Rassure-toi, je n'ai pas été sur les lieux... Je les imagine, je les sens et je les vois.

La mère : Moi, je n'ai rien décidé.

Elle : C'est vrai ! Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence... tu te tais et moi, j'ordonne ! Quelle ironie !

Le conteur : Compagnons ! Ne partez pas ! Attendez, écoutez-moi, j'ouvre le livre pour vous conter l'histoire, étrange et belle de Fatima frappée par la grâce et d'Ahmed reclus dans les vapeurs du mal. Deux vieilles femmes, sèches et grises, le regard funeste, le geste précis et bref, accompagnèrent Fatima. Sans bruit, sans festivités, elles devaient livrer celle à qui allait incomber le rôle d'épouse et de femme au foyer. La méchanceté de notre personnage le dépasse. Croyez-vous qu'il est homme sans scrupule, qu'il est un monstre ? Je doute et je ne me sens pas bien avec ce nouveau visage.

Elle : Je suis enfermé dans une image et les vagues hautes me poursuivent.

Je tombe. Je m'évanouis.

Je ne joue pas. J'essaie de ne pas mourir.

J'ai au moins toute la vie pour répondre à une question : Qui suis-je ?

Fatima : Et qui est l'autre.

Des bras endoloris de mon corps, je me tiens, je descends au plus profond comme pour m'évader.

Elle : Ce corps est fait de fibres qui accumulent la douleur et intimident la mort.

C'est cela ma liberté. L'angoisse se retire et je reste seul à me battre. J'oublie. Je sombre dans le corps ouvert de l'autre.

Je n'interroge plus personne. Je bois du café et je vis. Ni bien ni mal. Mes questions n'ont pas de réponse. Je le sais parce que je vis des deux côtés du miroir. En vérité, je ne suis pas sérieux.

Fatima : Merci de m'avoir sortie de l'autre maison. Nous serons frère et sœur ! Tu as mon âme et mon cœur, mais mon corps appartient à la terre et au diable qui l'a dévasté ! Je descends au plus profond comme pour m'évader.

Elle : Tu es une petite chose déposée par l'erreur ou la malédiction sur la monotonie quotidienne d'une vie étroite. Mon miroir, ma hantise et ma faiblesse... un puits de ténèbres... regard fermé ; ventre gainé ; sexe absent, nié, refusé... pensées déposées en lambeaux dans un sac de jute.

Tu es trop forte, plus dure, plus vigoureuse... tu m'entraînes... je t'accompagne dans chacune de tes chutes, tu m'entraînes dans ton désespoir. Je ne suis plus maître de mon univers, ni de ma solitude.

Tu ne prends plus tes médicaments, tu manges peu, tu ne parles presque plus.

Je dois me débattre avec ma propre violence... m'en sortir. M'en sortir d'une façon ou d'une autre.

J'ai voulu t'utiliser pour parfaire mon apparence sociale et c'est toi qui m'utilise le mieux...

Fatima : J'ai toujours su qui tu es, c'est pour cela, ma sœur, ma cousine que je suis venue mourir ici, près de toi.

Nous sommes toutes les deux nées penchées sur la pierre au fond du puits sec, sur une terre stérile, entourées de regard sans amour. Nous sommes femmes avant d'être infirmes, ou peut-être infirmes parce que femmes..., je sais notre blessure... Elle est commune... Je m'en vais... Je suis ta femme et tu es mon épouse... Tu seras veuf et moi..., disons que je fus une erreur... pas très grave, une petite errance immobilisée... Oh, je parle trop... je perds la tête ! Bonne nuit... A un de ces jours ! ...

Remange-moi, accueille ma difformité dans ton gouffre compatissant.

Le conteur : Ainsi il devint veuf ! Amis ! Cet épisode de sa vie fut pénible, trouble, incompréhensible.

Elle : « Remange-moi, accueille ma difformité dans ton gouffre compatissant. »

Etre femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'accommode. Etre homme est une illusion et une violence que tout justifie et privilégie. Etre tout simplement est un défi. Je suis las et lasse. Pari perdu.

Le conteur : Notre héros devient triste, plus triste qu'avant, car toute sa vie est comme une peau gercée, à force de subir des mues et de se faire masque sur masque.

Elle : Est-ce la nuit ou le jour encore dans la nuit ? Quelque chose en moi frissonne. Ce doit être mon âme.

Troisième porte

Le conteur : Puis vient la nuit du Destin. C'est au cours de cette nuit sacrée, la vingt-septième du mois de ramadan, nuit de la « descente » du livre de la communauté musulmane, où les destins des êtres sont scellés, que son père, alors mourant, la convoque à son chevet et la libère. Il l'affranchit comme on faisait autrefois des esclaves.

Le père : Sais-tu qu'en cette nuit aucun enfant ne devrait mourir ni souffrir. Parce que cette « nuit vaut mieux que mille fois ». « Les Anges et l'Esprit descendent durant cette Nuit, avec la permission de leur Seigneur, pour régler toute chose ».

Elle sera à nous, à nous deux. Ce sera la première et la dernière.

Cette nuit sacrée est propice à la confession, peut-être au pardon. Mais comme les anges vont être parmi nous pour mettre de l'ordre, je serai prudent. Je voudrais remettre les choses à leur place avant qu'ils ne s'en mêlent.

Donne-moi un peu d'eau. Ma gorge est sèche. Dis-moi, quel âge as-tu ? Vingt ans...

Vingt ans de mensonge, et le pire c'est moi qui mentais, toi tu n'y es pour rien, pour rien ou presque.

Ô ma fille, j'ai honte de ce que je te dis. Et tu dois écouter même si cela te fais mal.

Une sorte de malédiction s'était installée dans la famille. Mes frères intriguaient autant qu'ils pouvaient.

Méfie-toi, éloigne-toi d'eux, ils sont malfaisants...

J'ai décidé de réagir. Seule l'arrivée d'un fils pouvait me donner de la joie...

Je demande que ton pardon me soit accordé... Après, Celui qui possède mon âme pourra l'emporter où il veut, dans ses jardins fleuris, dans ses rivières paisibles ou la jeter dans le cratère d'un volcan.

Mais avant, accorde-moi la grâce de l'oubli. C'est cela le pardon. Tu es libre à présent. Vas-t'en, quitte cette maison maudite, vis ! ... Vis ! ... Et ne te retourne pas pour voir le désastre que je laisse.

En cette nuit j'ai su que ton destin serait meilleur que celui de toutes les femmes de ce pays. Tu viens de naître, cette nuit, la vingt-septième... Tu es une femme... Laisse ta beauté te guider.

La Nuit du Destin te nomme Zahra, fleur des fleurs...

C'est toi que je vois, c'est ta main qui se tend, mais où m'emmènes-tu ? Je suis trop fatigué pour te suivre.

Tu me tires... Où es-tu mon visage ? Je ne vois plus rien... Ton visage se crispe, tu es en colère... Tu es pressée... est-ce cela ton pardon ? Zah... ra...

Le conteur : Un rayon de soleil pénètre dans la chambre. Tout est fini. Elle retire sa main de celle de son père ; relève le drap sur son visage, éteint la bougie.

Amis, à partir de cette nuit de l'Exceptionnel, les jours prennent de nouvelles couleurs, les murs captent des chants nouveaux, les pierres libèrent des échos longtemps retenus, les terrasses sont envahies d'une lumière très vive et les cimetières se taisent.

Elle : Tout s'est calmé, ou plutôt tout a changé.

Le conteur : Redevenue femme, du moins reconnue comme telle par le géniteur, elle a encore à jouer le jeu, le temps de régler les affaires de succession et d'héritage. C'est une journée ensoleillée du printemps. Chez nous, le printemps..

Elle : (*coupant*) ...le printemps est insouciant.

Le conteur : Il bouleverse les bougainvillées, accentue...

Elle : (*coupant*) ...les couleurs des champs, met un peu plus de bleu dans le ciel, charge les arbres et tourne le dos aux femmes tristes.

Et moi, les autres années, j'étais triste. Mais cette année, je chasse de mon esprit tout ce qui me torture et verse de l'encre noire dans mes pensées.

Je veux être du printemps.

Etre gaie, c'est déjà changer de visage, changer de corps, apprendre de nouveaux gestes et marcher avec souplesse.

Le printemps n'est pas dans la maison, il tourne autour.

Des senteurs et des parfums me parviennent des maisons et des jardins voisins.

L'encens que mes oncles font brûler est de mauvaise qualité.

Et ces tractations entre les laveurs pressés, qui bâclent la toilette du mort, et mon oncle qui marchande leur misérable salaire...

L'oncle : (*off*) Vous lavez le mort et vous nettoyez nos poches !

Elle : (*lui répondant*) Une chose est sûre : le jour de ta mort aucun de nous ne viendra te laver, tu partiras avec la saleté, et même si tu dois entrer au paradis, tu seras refoulé parce que tu pueras ! Telle est la sanction des avarés... Et puis Dieu ne les couvre pas de sa clémence.

Il pâlit, bredouille une prière et paye...

Le conteur : Le rituel de la mort se déroule sans incident particulier. Un soleil éclatant inonde le cimetière.

Le cortège se disperse. On oublie le mort...

Lumière intense...

Elle disparaît, s'éloigne en courant, comme enlevée. C'est une belle, une très belle journée.

Elle est décidée à enfermer son passé dans un coma profond, à le dissoudre dans une amnésie totale.

Elle aspire à une nouvelle naissance, à une peau vierge et propre. Comment marchent les rescapés ?

La tête baissée, les yeux scrutant le sol, les mains derrière le dos, suivant un chemin de hasard jusqu'à ce qu'apparaisse au loin une maison éclairée faiblement ?

Elle : Moi, je marche sans me retourner. Oublier et croire que ce qui vient de m'arriver n'est qu'une hallucination de plus, un rêve interrompu où tout se mélange : l'enterrement du père et la fuite de l'esclave affranchie.

Sortir sans masque, dans une nudité pudique, dans un corps propre, sans détour, sans ambiguïté.

Pour acquérir une nouvelle naissance, il fallait attendre la mort du père et de la mère. J'ai pensé la précipiter. J'aurais mis ce péché sur le compte du monstre que je suis... que j'étais.

Ma mère a sombré dans la folie. Mon père n'est plus là.

Salut ! Adieu gloire factice, à nous deux la vie, l'âme nue, blanche, vierge, le corps neuf même si la parole est ancienne !

Quatrième porte

Le conteur (*chant léger*) : Le jour inversé
dans l'exil du regard

Geste suspendu
main dressée
dans l'œil de la jument assise

Les mauvaises nouvelles
sont engendrées par les nuits brèves

On annonce
l'arrivée d'une forêt
chassée de son pays

avec ses oiseaux blessés
ses arbres et ses amants meurtris
une forêt de terre tiède
enveloppée dans un drap d'argent
offerte à l'étroite nudité des sables
le visage de l'humiliée
est voilé de paille

Est-ce le temps de la dernière étreinte ?

Sous leurs pas
le pays s'effrite
et la nuit change d'abîme.

Un homme : Ma sœur, mais où va ma sœur, toute seule ?

Tu te rends compte ma sœur où tu t'engages ? Ma sœur s'engage dans un bois touffu, où les sangliers attendent la nuit pour dévorer leur proie...

Au nom de Dieu le Très-Haut. Louanges à Dieu qui a fait que le plaisir immense pour l'homme réside en l'intériorité chaude de la femme. Louanges à Dieu qui a mis sur mon chemin ce corps nubile qui avance sur la pointe extrême de mon désir.

Louanges à Dieu, louanges à toi ma sœur qui me précède pour que je sente ton parfum, pour que je devine tes hanches et tes seins, pour que je rêve de tes yeux et de ta chevelure.

Ô ma sœur continue d'avancer jusqu'au buisson qui sera une demeure pour nos corps assoiffés. Ne te retourne pas. Je suis exposé à l'amour, avec toi ma sœur, mon inconnue, envoyée par le destin.

Je loue Dieu. Je suis son esclave. Je suis ton esclave, ne t'arrête pas...

(...)

Elle : La terre imbibée d'encre
aima la mort
l'arbre
indigne
étrangla ses feuilles
comme l'océan qui fêtait ses couleurs.

...du liquide. C'est du sang.

Est-ce cela l'amour ? Un poignard caressant le dos dans les ténèbres ?

Ainsi mon premier homme est sans visage.

...un hammam ...me laver... dormir...

Le conteur : L'assise au hammam occupe un poste stratégique. Elle sait tout, connaît toutes les familles du quartier, intervient parfois dans les intrigues des uns et des autres, favorise des mariages, arrange des rencontres... Elle est le registre et la mémoire du quartier, la femme du secret et de la confiance, la crainte et la tendresse.

Elle : La terre imbibée d'encre
aima la mort
l'arbre
indigne
étrangla ses feuilles
comme l'océan qui fêtait ses couleurs.
...un hammam ...me laver... dormir...

L'Assise : Il est tard. C'est maintenant qu'on vient se débarrasser du crachat des hommes ? J'allais fermer. Fais vite.
Tu sais où dormir ?

Elle : Je pensais te demander...

L'Assise : Ici, il n'en est pas question. Ce n'est pas confortable, et puis des djnouns peuvent apparaître et te faire la peau. Une si jolie peau ne dort pas n'importe où.
Tu vas venir chez nous. C'est modeste. C'est bien. J'habite avec mon frère. Il est plus jeune que moi.
Le Consul te verra demain.
Plutôt, tu le verras demain. Je ne sais pas pourquoi, mais tu m'inspires confiance.
J'ai oublié de te demander si tu as envie de travailler, enfin si tu acceptes...

Elle : Je suis disponible. De quoi s'agit-il ?

L'Assise : T'occuper du Consul.

Elle : Il est malade ?

L'Assise : Non, pas tout à fait.

Le Consul : Et le jour s'est arrêté
sur un visage étonné
l'œil baissé
la honte et le désarroi
quel silence du lointain et du détour !
Taïre les mots qui font mal
et se coucher près de la fenêtre
ouverte par l'arbre abattu
pour le sommeil de la terre
se posant
sur les paupières humides de l'enfant assise.

Cinquième porte

Le Consul : Je sens qu'il y a une fleur dans la maison ; elle manque d'eau... pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

(Il lui donne sa main à baiser. Elle la lui serre et se rassied.)

Fleur, peut-être, rebelle c'est sûr !

Elle : La première semaine, c'est une étrange somnolence. Dans la journée, le temps s'élargit et m'offre un hamac... Un corps avance ; le seul membre apparent est son sexe, le gland est une tête de mort. Tout autour de ce dessin les innombrables noms donnés au sexe féminin : l'huis, la bénédiction, la fissure, le chaud, la coupole, la folie, la vallée, le rebelle...

Je les épelle un à un et les crie à l'oreille de mon père au visage tout blanc. Il est froid, livide, mort depuis longtemps. Malgré ses prières et ses aumônes, il va faire un petit tour en enfer. Je le rejoindrai probablement un jour, étant la source principale de ses péchés.

Mais avant, je vivrai... J'attends le soir, quand rentre le Consul.

Le Consul : Pouvez-vous, s'il vous plaît, mettre de l'eau à chauffer ?

Ce n'est pas l'heure du thé, mais j'ai eu une grande envie de thé, comme ça ; alors, je suis venu.

J'avais envie de le prendre ici.

Pourquoi rougissez-vous ? ...

Le thé ne sera pas très bon. Je m'en excuse. La menthe n'est pas fraîche. On a oublié d'en acheter...
Vous pouvez servir maintenant.

(Ils boivent. Temps)

Il faut que j'y aille ; les gosses sont terribles. J'essaie de leur apprendre le Coran comme je l'aurais fait d'une belle poésie, mais ils posent des questions: "C'est vrai que les chrétiens iront tous en enfer ?" ou alors "Puisque l'islam est la meilleure des religions, pourquoi Dieu a attendu si longtemps pour la faire répandre ?"

Peut-être que vous, vous connaissez la réponse ?

Elle : J'y ai déjà pensé. Mais voyez-vous, je suis comme vous, j'aime le Coran comme une poésie, et j'ai horreur de ceux qui l'exploitent en parasites et qui limitent la liberté de pensée. Ce sont des hypocrites. D'ailleurs, le Coran en parle : "Ils se font un voile..."

Le Consul : "Ils se font un voile de leurs serments. Ils écartent les hommes des voies du salut. Leurs actions sont marquées au coin de l'iniquité..." Des croyants fanatiques ou des impies. Qu'importe, ils se ressemblent et je n'ai aucune envie de les fréquenter.

Elle : Moi je les connais bien. J'ai eu affaire à eux avant. Ils invoquent la religion pour écraser et dominer. Et moi, j'invoque à présent le droit à la liberté de penser, de croire ou de ne pas croire. J'ai déjà négocié ma liberté avec la nuit et ses fantômes.

Le Consul : J'aime quand vous souriez.*(avant de sortir, il se peigne devant un miroir)*

Elle : *(Elle met de l'ordre dans la maison et s'enferme dans la salle d'eau.)* Je ne suis plus vierge. La rencontre dans le bois a juste été brutale et aveugle... une péripétie parmi tant d'autres.

Les choses doivent traverser mon corps sans laisser de blessures. S'appliquer à l'exercice de l'oubli : ne plus être encombrée de vingt ans d'une vie trafiquée, ne plus donner des coups de pieds à une horde de souvenirs qui rivalisent dans l'inavouable, l'exécration et l'insupportable. Alors pourquoi ne pas s'occuper sérieusement de cette maison, devenir femme et redonner à ce corps la douceur qui lui manque ?

L'Assise : Mais qui a bu du thé ?

Le Consul ne boit jamais de thé à la maison dans la journée.

Le Consul : Le thé était bon et le moment passé avec notre Invitée encore meilleur !

L'Assise : Tu lui feras la lecture.

Le Consul : Non, pas ce soir. Ce soir, je vais poursuivre avec notre Invitée la discussion de ce matin.
(Ils s'éloignent.)

Dans deux jours la lune sera pleine. Vous verrez comme c'est beau.
Regardez sur la troisième terrasse, à notre droite... Y sont-ils ?

Elle : Qui ?

Le Consul : Un homme et une femme, jeunes, pas mariés ; ils se retrouvent souvent sur cette terrasse pour s'aimer...

Quand je me sens seul, je viens ici, et je sais qu'ils me tiennent compagnie. Eux ne me voient pas. Moi non plus d'ailleurs. Je les sens et je les aime bien.

Vous savez, il m'arrive parfois de vivre par procuration. Il ne faut pas que ça se répète trop. Enfin, je ne vais pas vous ennuyer avec mes petites histoires.

De quoi parlions-nous ce matin ?

Elle : De l'islam.

Le Consul : L'islam ! Peut-être sommes-nous indignes de la noblesse de cette religion.

Elle : Toute religion n'est-elle pas basée sur la culpabilité ? Moi, j'ai renoncé, je suis une renoncée... J'ai arraché les racines et les masques. Je suis une errance qu'aucune religion ne retient...

Le Consul : C'est ce qu'on appelle la liberté...

Elle : Libre, en avance sur les entraves, peut-être en avance sur le temps...

(Temps, elle apprend à le masser, la discussion reprend, musique parfois...)

Le Consul : Pour nous entendre si bien, nous devons avoir, cachée en nous une même blessure, quelque chose de brisé qui nous rapproche.

Et c'est trop bête ! Je vous envie. J'aimerais être à votre place. Vous êtes observatrice, témoin et parfois actrice. Ce qui est une chance pour vous, c'est que vous êtes invitée à participer à la vie d'une maison sans être obligée de connaître et d'assumer le passé qui nous a fait. C'est pour cela que je ne cherche pas à connaître votre passé.

L'Assise : Qui es-tu ? Que transportes-tu en toi de miraculeux ? Comment as-tu réussi à redonner vie à un mourant ? Depuis que tu es là, il voudrait se passer de moi... il voudrait que tu prennes ma place...

Elle : Ni le Consul, ni moi ne sommes des gens quelconques. Si je ne ressentais plus rien, je me fanerai et je disparaîtrai. Alors il vaut mieux rire... nous ne faisons que passer...

Le Consul : C'est très important le rire, il brise le mur de la peur, de l'intolérance et du fanatisme. J'aime vous avoir près de moi. Vous savez, je ne suis pas simple. J'essaie de faire de la cécité un atout. Pour cela je suis parfois injuste. Mon univers est en grande partie intérieur. Si je vous disais tout ce qu'il contient, vous seriez bien embarrassée. Personne n'y a accès, pas même ma sœur. Enfin, je ne veux pas vous effrayer.

L'Assise : Nous sommes des gens de la nuit : le Consul la porte dans ses yeux, et moi je la recherche jusqu'à en être obsédée ; quant à toi, tu as du naître une nuit où la lune était incertaine. Il te sera difficile de te soustraire à cet enfer. Enfer ou paradis... à toi de décider.

Le Consul : L'Assise ne me refuse jamais rien.

L'Assise : Quand un homme reste longtemps avec cette eau trouble en lui, ça monte à la tête et ça provoque des douleurs, parce que ce n'est pas la tête qui en a besoin.

Au début, c'était une fois par mois, puis c'est devenu deux, puis trois fois. Je lui décris les femmes et je prie pour qu'il soit satisfait.

(L'Assise tente d'attirer le Consul)

Les filles
à la chevelure rouge
attendent
l'âme voilée
elles lisent la ligne de la mer
derrière le voile blanc du songe
l'enceinte et les parfums des sables
allongées sur les méandres
bleues de la bise
des moineaux
se perdent dans leur chevelure
tressée de patience.

Depuis que tu es là, il va chez les filles sans me prévenir...

Le Consul : On s'est moqué de moi ! C'est absolument intolérable ! Les chiennes ! Elles m'ont refilé la borgne, celle dont personne ne veut...

L'Assise : Ca t'apprendra à y aller sans moi. Bon, assieds-toi, l'eau est chaude.

Le Consul : L'eau est brûlante ! Tu l'as fait exprès. Tu veux me punir d'avoir été là-bas. Retire-toi, je ne veux plus te voir. Dorénavant, ce sera l'Invitée qui me massera les pieds. Vous voulez bien me rendre ce service ?

L'Assise : Vas-y, ça vaudra mieux !

Elle : Cette fois-ci, débrouillez-vous tout seul.

Le Consul : *(comme pour s'excuser)* Cette douleur m'empêche de respirer, c'est un marteau qui fracasse un bloc de marbre... Je suis né avec la migraine, elle me poursuit, c'est elle ma principale infirmité...

Elle : Ainsi mon destin est scellé : l'élément essentiel de ce couple peu ordinaire.

Le Consul : Le travail de l'oubli se fait à votre insu et vous installe de plus en plus dans notre histoire.

(Temps. Elle est seule. Elle fait le ménage, fouille dans les affaires du Consul, découvre un revolver et une page dactylographiée...)

Elle : *(lit)* «comment aller au-delà de la mort ? Je ne proposerai à la postérité ni statue ni un nom de rue, mais un geste. Ce geste surprendra la mort ; il la devancera, la fera plier et la couchera sur une botte de paille... »

L'Assise : Il règne dans cette maison une atmosphère tantôt, de suspicion, tantôt, de complicité. Elle se trouve de plus en plus au milieu d'un drame commencé depuis longtemps.

Le Consul : Où allez-vous ? Je ne veux plus que vous vous occupiez de moi comme une femme de ménage. Vous méritez beaucoup mieux. Savez-vous que je me suis remis à écrire depuis que vous êtes dans cette maison ?

(Elle lui masse la tête.)

Continuez, vous me faites du bien. Vous avez les mains chargées de bonté.

Elle : Je vais vous accompagner chez les femmes. L'Assise n'en saura rien. Vous me guiderez.

Le Consul : Mais ça me gêne beaucoup. C'est une affaire entre ma sœur et moi. Ce n'est pas possible. Vraiment, vous consentiriez à m'accompagner ? Ca ne vous gêne pas ?

Elle : Non ! Pas du tout. Je suis curieuse. Vous me donnez l'occasion d'entrer là où je n'aurais jamais mis les pieds. Avec vous, j'ai une excuse.

Le Consul : Puisque vous le prenez ainsi, je n'ai plus qu'à vous suivre. Non, vous allez me suivre.

Elle : Et si je vous prenais le bras ? ...

Le Consul : N'ayez pas peur, il y a une marche.

Une voix : Il y a longtemps qu'on ne vous a pas vu ! Vous avez une nouvelle accompagnatrice à présent ?

Le Consul : Faites-nous du thé, s'il vous plaît, pas trop sucré...

Elle : L'une est brune, elle est tatouée sur le front et sur le menton. Ses cheveux huilés sont ramassés dans un foulard aux couleurs vives. La poitrine est grosse mais elle tombe. Elle a du ventre ; les fesses sont bien grasses, les jambes poilues ; elle mâche du chewing-gum. Elle vous regarde en faisant la grimace. Pour résumer, elle n'est ni belle ni laide. Elle fait son travail sans joie. L'autre est mince. Elle a de beaux seins, une taille fine, des fesses énormes. Ses cheveux sont noirs et ses yeux

clairs. Elle ne mâche pas de chewing-gum mais a un tic, elle crache toutes les minutes. A vous de choisir.

Laquelle reste ?

Le Consul : Aucune.

Elle : Celle-ci est très mince, brune, avec de tous petits seins, la taille fine, les cheveux courts, les fesses équilibrées, les lèvres charnues. Elle ne mâche pas de chewing-gum. Elle a envie de vous.

Le Consul : Vous dites qu'elle a de petits seins et des fesses équilibrées ? Alors je la veux, je l'attends.

(Elle se donne à lui.)

L'Assise : Depuis que tu es là, il va chez les filles sans me prévenir. J'aurais fait n'importe quoi pour son bonheur. Même aujourd'hui, j'aurais fait des bassesses pour le garder. Mais tu es venue. Celui qui possède n'a rien. Je n'ai que des illusions. Je ne possède rien. Je suis son esclave.

Le Consul : Il est des moments intenses où seule une présence suffit.

L'Assise : C'est une usurpatrice, un mensonge, un danger. Elle nous a menti. J'ai des preuves. Cette femme transporte avec elle une vie où elle a trompé tout le monde. Il paraît qu'elle a tué ses parents. Sa mère est morte folle et son père n'a pas eu le temps de tomber malade.

Le Consul : Mes yeux sont secs, mais je pleure abondamment à l'intérieur. Je pleure parce que ma sœur est folle.

Elle : J'irai à la mer
à l'insu du temps
temps volé à une étincelle entre tes doigts
j'irai loin
jusqu'à l'usure des mots
jusqu'à la fatigue des pierres
ton rire
au faîte du jour
me dit encore la main éphémère, cette main froide, souvent trempée de bonheur, cette main qui tâtonne sur mon visage un peu pour reconnaître la peau, à la manière de la cécité qui cherche l'aube, un peu pour apprendre ce corps qui court, impatient, en avant de son image, ce corps qui va, parce qu'il a peur de n'être plus, cette main voile la lumière qui tombe dans le vide de la parole.

Et puis le silence entre la main et le visage.
La main, parole maudite dans le froid soudain, se retire.
Le visage rentre dans le corps,
s'enfonce dans la blessure.
Un soleil tiède veille à son enterrement.

Il est des moments intenses où seule une présence suffit.

Elle : J'ai passé mon adolescence à repousser de toutes ses forces le désir. J'étais piégée mais je tirais de cette situation un certain bénéfice.

J'ai fini par ne plus penser au désir.

Je n'y avais pas droit.

Je me contentais de rêves délirants, peuplés de phallus, de corps d'éphèbes et de banquets vulgaires. Il m'arrivait souvent de calmer mon corps moi-même et d'en avoir honte. Tout cela est loin à présent. Le miracle a le visage et les yeux du Consul. Il me sculpte en statue de chair, désirée et désirante. Je ne suis plus un être de sable et de poussière, un être de vent dont toute la peau n'est qu'un masque. Il m'a fallu l'oubli, l'errance et la grâce distillée par l'amour pour renaître.

Le Consul : Pour que votre corps me devienne familier, pour qu'il renonce à être rebelle, il faut que je le sculpte soigneusement, patiemment.

Sixième porte

Elle : Puis, tout se passe très vite. L'Assise disparaît pendant plus d'une semaine.

Le Consul : Mes yeux sont secs, mais je pleure abondamment à l'intérieur. Je pleure parce que ma sœur est folle.

Je pleure parce que je risque de vous perdre. Je ne supporterai pas votre absence. Vous êtes l'Invitée. Votre présence dans cette maison de fous a apporté un peu plus de vie, de la chaleur, de la grâce.

Elle : L'Assise revient un matin de bonne heure. Elle bave, elle hurle.

L'Assise : Cette femme est un homme ! J'ai des preuves. Elle nous a roulés...

Le Consul : Assez ! Tu invente cette histoire pour me jeter encore dans la solitude et la servitude. Ça ne marchera pas.

L'Assise : C'est un assassin que nous abritons dans cette maison, une voleuse.

Viens, race de chienne, voleuse, putain, viens voir qui t'attend en bas. Tu as tué ta famille et tu es partie avec l'héritage...

Le père (off) : Ô ma fille, j'ai honte de ce que je te dis. Et tu dois écouter, même si cela fait mal. Une sorte de malédiction s'était installée dans la famille. Mes frères intriguaient.

Ma fille, que je te mette en garde contre mon frère et tes sœurs, contre leur rapacité et leur férocité.

Il est des gens qui, pour vivre, puisent leur énergie dans la haine.

Elle : Elle me précipite dans les escaliers. Je tombe et me retrouve nez à nez avec mon oncle, le père de Fatima, l'avare que mon père appelait «mon frère de rancune » et dont il m'avait dit de me méfier. C'était lui qui se moquait de ma mère, incapable de donner naissance à un garçon. Je le savais nourri d'une haine sans limites. Et si j'avais simulé le mariage avec Fatima, c'était surtout pour la soustraire à sa famille qui la laissait gigoter toute seule durant ses crises.

Il est silencieux et savoure sa victoire. Je monte dans la chambre du Consul et je vais directement au tiroir du bas. Il est de mon devoir de conclure l'épisode et de le signer parce meurtre. Je charge le revolver et arrivée, sans me presser, à un mètre de l'oncle, je lui tire tout le chargeur dans le ventre, mue par l'énergie de Fatima, de mon père, de ma mère, de tous ceux qui avait été un jour victimes de la méchanceté de cet homme.

Le Consul : Après la haine
la chair s'est tue
sur la grande avenue une charrette traîne
un corps en décomposition
des étoiles de la cécité
l'âme et le verbe
le livre d'une histoire
règne sur les ombres

Elle : Vient le jugement : quinze ans de prison.

Ma vie s'y organise très vite. Je réalise combien ma vie d'homme déguisé ressemblait à une prison. J'étais privée de liberté, n'aillant droit qu'à un seul rôle. La prison est un lieu où on simule la vie. C'est une absence. Elle a la couleur de l'absence, la couleur d'une longue journée sans lumière.

Les visites du Consul s'espacent de plus en plus, il préfère m'écrire et me répète dans chaque lettre combien il souffre de me voir dans cet état de réclusion et de soumission.

Le Consul : Amie, ma sœur est morte mercredi matin d'une hémorragie cérébrale. Je l'ai enterrée tout seul, le jour même. Ce fut rapide et tant mieux. La vie à la maison était intenable. Je n'acceptais plus ses habitudes, sa nourriture, son ronflement, son odeur, sa voix... La souffrance qui m'habite ne me parle pas d'elle mais de vous, le jour comme la nuit. Mon cœur est un banc de pierre couvert de feuillage, posé sur le chemin pour la halte et le repos. Le hasard ou le vent vous y ramènera. Je vous attends. A tout à l'heure.

Elle : Je m'arrange comme je peux avec ma nouvelle vie et je cultive la patience. Je me débarrasse de mon passé et ne me souviens plus des visages des uns et des autres.

Pourtant, dans la prison, un soir, mes sœurs, au nombre de cinq – l'une est gravement malade ou peut-être même morte, l'autre vit à l'étranger- débarquent. La plus grande dépose un sac sur la table et me donne l'ordre de l'ouvrir : il y a un rat mort. Dans l'autre main, elle a un rasoir de barbier, ouvert prêt à taillader.

Les sœurs : Nous sommes venues, cinq doigts d'une main, mettre fin à une usurpation, à un vol. Tu n'as jamais été notre frère et tu ne seras jamais notre sœur.

Le Consul : Amie, la souffrance qui m'habite me parle de vous le jour comme la nuit.

Les sœurs : A présent, écoute : tu nous as fait croire que tu étais une statue, un monument donnant la lumière, ramenant l'honneur et la fierté à la maison, alors que tu n'étais qu'un trou enveloppé d'un corps maigrichon. Tout doit rentrer dans l'ordre.

Le Consul : Quand on possède la grâce, il arrive qu'on devienne cruel, c'est-à-dire justicier. Vous êtes un de ces êtres exceptionnels qui avez survécu à toutes les hontes infligées par la haine.

Les sœurs : Il faut que tu paies. Rappelle-toi, tu n'es qu'un trou entouré de deux jambes. Et ce trou, on va te le boucher définitivement. On va te faire une petite circoncision, on ne va pas simuler, ce sera pour de bon. Il n'y aura pas de doigt coupé, non, on va te couper le petit chose qui dépasse, et avec une aiguille et du fil on va museler ce trou.

On va te débarrasser de ce sexe que tu as caché. La vie sera plus simple. Plus de désir.

Le Consul : Je suis lié à cette femme par un pacte.

Les sœurs : Ca t'apprendra, menteuse, voleuse ; tu nous as tout pris...espèce de salaud, un salaud qui nous massacrait..

Ca t'apprendra, plus de plaisir. Tu deviendras une chose. Tu peux commencer ta prière.

Le Consul : Je suis lié à cette femme par un pacte. Là est notre amour.

Les sœurs : Tu pourras crier. Personne ne t'entendra. Depuis ta trahison, nous avons découvert les vertus de notre religion bien-aimée. La justice est devenue notre passion, la vérité notre idéal, notre obsession. L'Islam notre guide. Nous rendons à la vie ce qui lui appartient. Et nous préférons agir dans l'amour et la discrétion familiale.

Le Consul : Je suis lié à cette femme par un pacte. Là est notre amour. On n'a pas l'habitude d'entendre parler d'amour dans cette enceinte.

Les sœurs : Au nom de Dieu le Clément et le Miséricordieux, Le Juste et le Très-Puissant, nous ouvrons la mallette...

Le Consul : Sachez ceci : cet amour qui nous lie éloigne de moi les ténèbres.

Elle : (*cri muet. Elle tombe.*)

Le soleil

abrégé par la cécité

du temps.

...il est une fontaine d'eau pure...

Le Consul : Les geôlières ont été corrompues par les sœurs, le silence a été acheté. Cette torture est une opération pratiquée dans certaines régions d’Afrique noire pour annuler, chez les jeunes filles toute possibilité de désir et de plaisir. Jamais l’Islam ni aucune autre religion n’ont permis ce massacre. Une idée suggérée par la gardienne, ramenée il y a longtemps du Soudan. C’est une sorcière, experte dans les méthodes de torture... Au réveil, l’infirmière –probablement de connivence avec la gardienne tortionnaire- lui donne de la pommade contre un papier où elle reconnaît s’être mutilée.

Elle : Perdu vos traces. Suis dans le noir et ne vous vois plus. Malade.

Septième porte

Le Consul : La douleur procure une lucidité au seuil de la voyance.

Un jour, tu enfanteras un oiseau de proie, il se mettra sur ton épaule et t’indiquera le chemin.

Un jour, la montagne s’ouvrira ; elle t’emportera. Si tu es homme elle te gardera ; si tu es femme, elle t’offrira une parure d’étoiles et t’enverra au pays de l’amour infini... Un jour... Un jour...

Elle : Malade. Le corps blessé. Vous êtes ma seule lumière. Merci.

Le Consul : Mes mains n’ont plus la force de vous regarder. Elles sont fatiguées, elles se sentent inutiles et coupables. Je n’arrive pas à dire tout ce que je pense, ce que je crois. Je n’arrive pas à accepter votre départ et votre enfermement.

Pour le moment, j’écris sous votre dictée. J’écris comme on se tait. Vous êtes le secret qui me possède.

Vous êtes entrée dans ma vie avec la grâce d’un animal perdu. Avec vous, mon cœur est devenu une demeure. Depuis le drame, je n’y vis plus. Seule votre voix anime mon corps et j’écris. Même effrayé, je continue de transcrire ce que vous me contez. Je suis venu pour l’adieu et le pardon.

(Il la laisse seule.)

Elle : Mon histoire, celle qui a fait de moi un enfant de sable et de vent, me poursuit. Elle est ma prison. J’y habite. Cet isolement forcé m’aidera peut-être à couper un à un les fils tissés autour de moi par ce destin détourné.

J’ai mis du temps à faire le propre à l’intérieur de ma tête, des mois. Parmi les images que j’ai perdues il y a celle du Consul. Et pourtant je ne l’ai pas vu descendre. Simplement, il n’est plus en moi. Seul, de temps en temps, le souvenir de nos corps enlacés réapparaît.

Mes émotions se sont diluées dans un lac d’eau stagnante ; mon corps s’est arrêté ; ni un corps de femme plein et avide, ni un corps d’homme serein et fort ; juste entre les deux, en enfer...

Le Consul : (off) ...J’irai à la mer
à l’insu du temps
temps volé à une étincelle entre tes doigts
j’irai loin
jusqu’à l’usure des mots
jusqu’à la fatigue des pierres...

Ses nuits d’insomnie sont peuplées d’images et de cauchemars. Comment s’en débarrasser, Comment faire pour les consigner sur les pierres grises de sa cellule ? Elle se déshabille, se couche nue à même le sol. Elle grelotte.

Elle : Je me jure de résister au froid. Il faut rappeler à mon corps et à mes sens le lieu de mon enfermement et qu’il est illusoire de s’en échapper par des rêves qui deviennent des cauchemars. Si l’âme est écorchée, le corps ne peut plus mentir. Je m’endors malgré l’humidité et le froid. Au matin je tousse, mais je me sens mieux.

En sortant de prison, des mois plus tard, je pleure. Cela ne m’est pas arrivé depuis fort longtemps.

Mes larmes sont heureuses parce qu'elles coulent d'un corps qui renaît. J'ai une terrible envie de voir la mer, d'en respirer le parfum, d'en voir la couleur, d'en toucher l'écume.
(*Temps.*)

Elle : Quel oiseau ivre naîtra de ton absence
toi la main du couchant mêlée à mon rire
et la larme devenue diamant
monte sur la paupière du jour
c'est ton front que je dessine
dans le vol de la lumière
et ton regard
s'en va
sur la vague retournée
un soir de sable
mon corps n'est plus ce miroir qui danse
alors je me souviens...

Le Consul : c'était un printemps ouvert sur le ciel
il m'a donné une enfant
une enfant qui pleure
une étoile scindée
et mon désir se sépare du jour
je le ramasse dans une feuille de papier
et m'en vais cacher la folie
dans un roc de solitude.

Elle : Ce qui importe, c'est la vérité.

Je vais parler, déposer les mots et le temps. Je me sens un peu lourde. Ce ne sont pas les années qui pèsent le plus, mais tout ce qui n'a pas été dit, tout ce que j'ai lu et dissimulé. Je ne savais pas qu'une mémoire remplie de silences et de regards arrêtés pouvait devenir un sac de sable rendant la marche difficile.

J'ai mis du temps pour arriver jusqu'à vous, Amis du Bien ! Je suis heureuse d'être enfin là. Vous êtes ma délivrance, la lumière de mes yeux.

Tout est simple à condition de ne pas se mettre à détourner le cours du fleuve. Mon histoire n'a ni grandeur ni tragédie. Elle est étrange simplement.

Elle a quelque chose de la nuit.

Je sais, la tentation sera grande pour l'oubli. Car cette histoire est aussi un désert.

Amis ! Je vous embarque sur le dos et le navire. Comme cette histoire n'est pas un conte, j'ai tenu à rétablir les faits et à vous livrer le secret gardé sous une pierre noire dans une maison aux murs hauts au fond d'une ruelle fermée par sept portes.